2e Année. — N° 423 (Quotidien) — Le Numéro : 5 centimes — Jeudi 26 Novembre 1908

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
TÉLÉPHONE : 288-07
Adresse Télégraphique : COMŒDIA-PARIS

ABONNEMENTS — UN AN — 6 MOIS
Paris et Départements . 24 fr. 12 fr.
Étranger ..... 40 » 20 »

COMŒDIA

Rédacteur en Chef : G. de PAWLOWSKI

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS
TÉLÉPHONE : 288-07
Numéro provisoire : 401-46

ABONNEMENTS — UN AN — 6 MOIS
Paris et Départements . 24 fr. 12 fr.
Étranger ..... 40 » 20 »

HAUTES ÉTUDES DRAMATIQUES

La présentation des personnages

Messieurs, je continue...

Nous allons effleurer aujourd'hui un des secrets les plus délicats du métier, un de ceux qui se dérobent le plus impitoyablement aux investigations du jeune et fiévreux dramaturge. Je veux parler de la *Présentation des personnages*.

Il y a vingt ans encore, cette présentation n'entraînait aucune difficulté trop particulière. Au lever du rideau, un vieil ami de la famille monologuait dans un fauteuil : « Bien patriarcal, ce château de Chenevières!... Certes, la duchesse douairière couche avec son intendant, mais elle sait y mettre des formes, et cela ne l'a pas empêché de faire de sa petite-fille, Yvonne, le type accompli, etc., etc... » Le vieil ami passait alors tous les personnages en revue, donnait la date de leur naissance, signalait leurs traits de caractère, et, au bout d'une petite demi-heure, tout le monde était fixé sur les héros de la comédie qu'on allait avoir l'honneur de représenter devant vous.

Aujourd'hui, le public n'admet plus ce procédé. Il exige une présentation brève, rapide, ingénieuse, et dans le mouvement. Ainsi, le pauvre jeune fiévreux dramaturge a bien du mal à commencer sa pièce.

Cependant, bien des recettes s'ouvrent à lui pour éviter la courbature. Une des plus couramment usitées consiste à mettre, face à face, dès la première scène, un des personnages principaux de l'intrigue et quelque subalterne autorisé, par les circonstances, à une attitude assez familière.

Procédons par l'exemple. Supposons que nous travaillons pour le théâtre de Madame. A un auditoire composé en majeure partie de jeunes filles, de jeunes mères, et de vieux messieurs, il nous faut présenter, en moins de cinq minutes, la comtesse d'Erieux, le comte dont elle porte le deuil, Thérèse d'Erieux, sa fille, le colonel d'Estrepont, qu'elle veut épouser, MM. Petro, d'Entrecastle, Lixon, le baron Poussin, le marquis de Niel, d'autres personnages encore qui, pour être épisodiques, nous sont indispensables au deuxième acte.

Comment nous y prendre? D'abord, décidons-nous à ne faire ces présentations qu'au seul point de vue qui intéresse le spectateur. Notre comédie traite gracieusement d'un cas subtil de l'amour moderne. Tenons-nous-en là, et ne révélons pas, par exemple, que le baron Poussin est licencié ès sciences, puisque ce détail ne fait rien à l'affaire.

Après quoi, bien imprégnés de ce principe, mettons en scène, hardiment, la comtesse elle-même, donnons-lui à peine le temps de se moucher pour occuper le lever du rideau, et introduisons aussitôt Mariette, la camériste de la comtesse, comme son nom l'indique.

Ce n'est plus qu'un jeu! un jeu d'enfant. Pan, pan, pan! vous allez voir :

— Mariette!

— Madame?

— Approchez, ma fille. Et, exceptionnellement, asseyez-vous. J'ai à vous parler de choses sérieuses. Vous m'écoutez?

— Oh! oui, madame!

— Mariette, j'ai quarante ans...

— Oh! madame exagère!

— De vingt-quatre mois à peine. J'ai quarante-deux ans, quarante au maximum.

— Bien, madame.

— Cet âge, Mariette, est un très bel âge. Balzac en a dit des choses exquises. Pour ma part, je me sens en pleine force, en pleine forme... Mes actions sont puissantes, j'ai beaucoup de fond... Enfin, avec de l'entraînement, je me sens capable de prouesses vertigineuses, sans effort... Bref, j'ai quarante ans. Ça dit tout. Or, il y en a douze que je vous ai à mon service.

— Exactement, madame.

— Je vous ai prise quand vous aviez seize ans, à la campagne. Je vous ai dégrossie. J'ai eu beaucoup de patience. J'ai fait de vous une femme de chambre accomplie. Et, de plus, quand feu le comte d'Erieux entretenait avec vous une liaison que j'ose qualifier d'ancillaire, et qui, dans tous les cas, était coupable, j'ai fermé les yeux. Ne pensez-vous pas que tout cela vaut quelque dévouement?

— Oh! si, madame.

— Bon. Ecoutez donc : depuis que nous sommes au château de Chenevières-sur-Eure, vous avez dû vous apercevoir que le colonel d'Estrepont me fait une cour très vive. Hier, il s'est enfin déclaré. Ma fortune et ma personne le séduisent. Quant à moi, il me plaît. Mais il est entendu que j'ai quarante ans... que je parais les avoir... Que, d'ailleurs, j'ai une grande fille de vingt-trois printemps, qui ne me permet guère de dissimuler mon âge, à deux ou trois ans près...

— Oui, madame. Mlle Thérèse vous accuse!

— Or, il est entendu aussi que... qu'avec l'entraînement, comme je vous le disais tout à l'heure... Enfin, c'est un véritable époux qu'il me faut!... Vous comprenez, Mariette? pas un honoraire, un vrai!

— Un gaillard d'attaque.

— Oui, Mariette, un gaillard comme vous dites. Et le chiendent, c'est que je suis une honnête femme. Mes principes me défendent de céder au colonel avant d'être sa femme. Du reste, le colonel me respecte trop pour me violer. Voilà. Au résumé, je voudrais être renseignée sur l'endurance conjugale de mon futur, et je ne suis pas à même d'obtenir ces renseignements d'une façon directe. Mariette, comprenez-vous ce que j'attends de votre dévouement?

— Ah! madame, en vérité, voudrait que...

— Oui, Mariette, je voudrais que...

— Et madame croit que le colonel?

— Je crois, Mariette, que si le colonel — enfermé ici depuis quinze jours, entouré de personnes vénérables, et n'ayant d'autres distractions que des plaisirs que j'ose qualifier de cynégétiques, car c'est le mot — je crois que si le colonel résistait, il ne serait bon qu'à mettre à la retraite. Voilà ce que je crois. Mais pas d'hypothèses tragiques! Ayons la foi. Gardons la certitude que, dès demain, vous pourrez me dire si cet homme est digne de porter un uniforme français!

— Mon Dieu! je puis bien renseigner tout de suite madame, non seulement sur le colonel, mais sur la plupart des autres invités de madame. Ainsi, M. Petro, le musicien, est un homme doux, enveloppant; M. d'Entrecastle est très anglais, froid, méthodique. M. Lixon est jeune, jeune!

— Mais... mais!

— Attendez, madame, ce n'est pas tout. Le baron Poussin est un peu maniéré; le marquis de Niel est sentimental; M. Cléteran, l'écrivain, prononce des phrases qui font longueur; le comte d'Astignac exige des remerciements, c'est une manie... M. Astier, l'explorateur, a toujours l'air de revenir du désert... Enfin, le colonel, tenez, madame, il n'y a qu'un mot pour décrire le colonel!... Le colonel est épatant, vous entendez, madame, é-pa-tant!

— Mais, Mariette, vous me glacez l'âme! Comment, en moins de trois semaines, vous avez pu vous documenter ainsi sur la psychologie de tant d'êtres différents!... Mais, j'en suis abasourdie!... Mais pour un peu, je suffoquerais!

— Oh! ce n'est pas moi, madame! Je dis seulement à madame ce qu'on m'a raconté!

— Et qui donc, ma fille, a pu vous raconter tout cela?

— C'est Mlle Thérèse, madame!

Et allez donc! C'est fait, passez muscade. Appréciez le tour de main : Non seulement tous les personnages nous sont désormais connus, mais nous sommes déjà en pleine action. Nous savons que la comtesse d'Erieux n'a pas su éviter l'autre danger, et, haletants, nous nous demandons ce qui va s'ensuivre. Il faut ajouter, messieurs, que la situation demandait à être exposée avec tact, étant donné le public très prude auquel nous avons affaire.

Henry KISTEMAECKERS.

Nous publierons demain un article de
MARCEL BOULENGER

L'idéal nécessaire

On parle, chaque jour davantage, de la nécessité de créer un Théâtre Idéaliste. L'on désigne même la salle qui conviendrait et qui serait celle de l'Odéon.

Bien que le côté forcément matériel du théâtre n'implique point tout d'abord l'idée d'une réalisation idéaliste parfaite, il n'en faut pas moins convenir que l'entreprise, à notre époque, est des plus intéressantes.

Il est évident, en effet, que la civilisation doit, de toute nécessité, s'appuyer sur un idéal pour progresser. Depuis que le monde existe, les hommes ont rêvé un idéal, puis ils se sont efforcés de le réaliser, et, parfois, ils y sont parvenus.

C'est un procédé analogue à celui de la boule d'aimant que Cyrano relançait constamment devant son char de fer pour s'élever jusqu'à la lune, mais dont les résultats paraissent plus certains.

Les Anciens l'avaient fort bien compris, et leur création de l'Olympe n'avait point d'autre but. Toutes les beautés de la nature émanaient d'Apollon, l'esprit dyonisien — pour employer l'expression chère à Nietzsche — sut voiler les pires instincts, et la Mort elle-même était figurée par un jeune adolescent couronné de roses.

Les Anciens paraissaient, en effet, ne se faire aucune illusion sur la portée uniquement artistique et terrestre de leur religion et ils n'en attendaient aucun autre profit qu'un plaisir intellectuel.

Plus tard, lorsqu'à l'usage des pauvres, furent créés des religions occidentales rémunératrices, lorsque l'on n'eut plus la foi pour l'art, mais par intérêt personnel, il était tout naturel que l'idéal fût déporté au delà des limites de la vie terrestre.

L'antagonisme surgit entre la vie terrestre méprisable et la vie future seule attendue. Avec le développement de la science, cette lutte ne pouvait se terminer que par une rupture, qui semble, aujourd'hui, définitive.

Sans doute ne saurait-on regretter ce faux idéal qui se résumait en critiques décourageantes de notre vie quotidienne et de nos aspirations les plus naturelles. Il n'en est pas moins vrai qu'il apparaît aujourd'hui très urgent de lui trouver un successeur.

Est-ce là une chose impossible? Evidemment, non. Sans doute n'aurons-nous plus, dans l'avenir, de dieux immortels pour nous servir d'exemple, mais certaines théories générales fournies par la science sont, aujourd'hui, bien près de les remplacer.

L'œuvre artistique, par-dessus tout, semble désignée pour tenter les esprits. Elle est la seule participation raisonnable que nous puissions souhaiter à l'immortalité, et c'est déjà beaucoup plus qu'on ne le croit généralement.

G. DE PAWLOWSKI.

Échos

Ce soir, à huit heures et demie, au Théâtre Lyrique municipal de la Gaîté, représentation de gala offerte par la Ville de Paris, en l'honneur de la municipalité de Prague.

⁂

Ce soir, à huit heures et demie, au théâtre de l'Œuvre (salle Femina), première représentation de : Au temps des fées, pièce en vers, en un acte et deux tableaux, de M. Jacques Blanchard; Elektra, de Hugo de Hoffmannsthal, adaptation en deux actes en vers, de MM. Stephan Epstein et Paul Strozzi; et Le Jeu de la morale et du hasard, pièce en un acte, de M. Tristan Bernard.

Amer, mais juste.

Dans le foyer des artistes, un soir de débuts, dans un de nos théâtres subventionnés. Dans cinq minutes, le rideau va se lever sur cinq actes de Molière. Le directeur vient et tend la main au néophyte qui va, dans un instant, interpréter Valère :

— Eh bien! jeune homme, ça va? La voix est bonne? Le cœur y est?

— Patron, je ne vous le cache pas... je suis dans mes petits souliers!

Féroce, mais juste, le directeur désigne Molière et laisse tomber :

— Et *Lui* donc!

SACHA GUITRY

Un grand garçon de charpente robuste, de visage massif et régulier, comme on en voit aux médailles romaines, dans les belles époques des Antonins ou des Césars, avec, tempérant la classique dignité de ce masque impérial, des yeux gris que la joie éclaire, des lèvres « mordantes » où le rire et la bonté crevaient tour à tour des lignes expressives; l'allure nonchalante et l'aspect négligé, tel, à vingt-trois ans, applaudi, aimé de tous, enfant gâté de la vie et des hommes, apparaît Sacha Guitry.

Les bonnes fées ont apporté leurs dons à son berceau. Nulle restriction n'entravait leurs présents. Les roseurs ont à sa jeunesse épargné leurs épines et prodigué les parfums. Poète, comédien, auteur dramatique, dessinateur, conférencier, humoriste à ses moments perdus, Sacha Guitry s'est exercé dans tous les arts, a forcé toutes les portes, s'est imposé au public par des audaces où tout autre que lui se fût cassé les reins. Il a, comme un simple macfarlane, endossé les ailes d'Icare. Il a écrit des romans, des vers, des opérettes. Il a donné La Clef, presque un chef-d'œuvre, au théâtre Réjane. Il a fait applaudir à bon droit Chez les Zouaves dans la maison Génier. Il était célèbre avant d'être électeur. Il improvise des conférences, parle aux abonnés de l'Odéon — oui, monsieur! — et leur tourne le dos. Il découpe en silhouette parfois la gracieuse beauté de Marthe Régnier ou de Charlotte Lysès, parfois la laideur accomplie et chimérique de M. Ernest La Jeunesse. Il trévère, il bouspille, il hosnit les critiques, ces oracles à tout faire; il atteint les solécismes opinâtres, les jugements à longues oreilles dont s'honore la vieillesse de M. Félix Duquesnel. Ainsi, multipliant les entreprises, heureux sans vergogne, incapable d'une minute d'hésitation ou de timidité, libre du fardeau pédant qui nous écrase, de l'intempérance lyrique dont nous sommes empoisonnés, Sacha poursuit avec entrain sa « route d'émeraude », buvant à chaque étape le vin cordial de la jeunesse, donnant au monde ainsi qu'à ses amis l'encourageant exemple du bonheur.

La conquête de Paris, souventefois, se refuse au travail, au mérite, à l'effort, à la volonté. Les amateurs occupent tâchement toutes les places qui, naguère encore, permettaient à l'artiste de recueillir les fruits de son talent, de penser et de vivre. La plate médiocrité des riches encombre le journal avec les articles payants et non payés de M. Tel ou Tel, obstrue infatigablement le théâtre avec les pièces de Sac ès ou de Coffre nerveux.

Sacha, qui, cependant, était mieux que personne dans les conditions requises pour faire son chemin en qualité de « fils », ne daigna point recourir à ce moyen néfastique. Il ne demanda qu'à lui-même un succès légitime.

Et c'est pourquoi le succès qui couronne, sans faire attendre, ce loyal et spirituel garçon apparaît comme un dédommagement aux abus réitérés, comme une satisfaction équitable, comme la revanche et l'excuse même du Destin.

LAURENT TAILHADE.

Deux spectateurs.

A la répétition générale des *Vainqueurs*. Dans les couloirs du théâtre Antoine, pendant un entr'acte, deux messieurs sont voisins, chacun d'eux en conversation avec des interlocuteurs différents. L'un de ces messieurs, aux cheveux blancs très courts, a le visage balafré et les moustaches et la barbe rasées. L'autre, au contraire, a les cheveux et la barbe noirs. Il est jeune, plein de bonne humeur et de santé.

Le premier est Laurent Tailhade, le second est le docteur Quiserne. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis la seule fois où le hasard, tragique, les avaient mis en présence : l'interne en médecine avait alors pansé le blessé, le jour de la fameuse bombe...

Mme Jane Hading et la chiromancie.

Nous avons retrouvé, dans un vieux journal, les lignes suivantes, qui dévoilent, d'après les lignes de la main, le caractère de la célèbre actrice.

« Nativement sujette aux premiers mouvements, aux épanchements, mais capable de retour sur elle-même.

« Instinctivement, confiance en soi, amour de la domination, du faste, de la popularité, des victoires triomphaux; brusquerie, jalousie.

« Par contre, sait réfléchir. Cette nature a mis de l'ordre, de la symétrie, de la suite dans ses grandes lignes.

« Confiance en soi qui persiste, cependant. Coups de tête. Devrait attendre vingt-quatre heures avant de suivre une résolution prise. Le sort favorise la fortune. Devrait se fier à son étoile plus qu'à elle-même. Destinée heureuse, combattue par des crises de volonté. »

Et il y a eu du vrai dans cet horoscope fait il y a bientôt dix-sept ans.

Une jolie artiste avait dernièrement une rivière composée des plus jolis diamants qu'une femme peut rêver.

Pour satisfaire un caprice, elle prit le parti de la vendre; un marchand lui offrait cent mille francs, un autre cent deux mille. Elle s'en fut chez Dusausoy, expert, 4, boulevard des Italiens, qui la lui prit pour cent dix mille au comptant. Conclusion : Dusausoy achète toujours très cher, surtout quand le bijou en vaut la peine.

La gloire.

L'autre jour, tandis qu'on jouait, à la Comédie-Française, *L'Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard, à la même heure, au palais de l'Elysée, pour la soirée de gala, en l'honneur du roi de Suède, on représentait une autre pièce, encore de Tristan Bernard : *Dimanche après midi*.

Le roi de Suède, qui connaît très bien la langue française et toute notre littérature, a vivement apprécié la comédie de notre éminent collaborateur, et il a dit à Mme Fallières, qui se trouvait à ses côtés, combien la France devait être fière de posséder des écrivains aussi fins et spirituels que M. Tristan Bernard.

Pendant ce temps, Tristan Bernard se trouvait dans les bureaux de *Comœdia*, où, modestement et soigneusement, il corrigeait les épreuves de sa dernière nouvelle...

Sarah et la Censure.

C'est aujourd'hui que la grande Sarah se fera justement applaudir par les fidèles sujets du Grand-Turc.

Cette fois-ci — la dernière — son répertoire est beaucoup plus étendu. Dans ses précédentes tournées à Constantinople, sous le vain prétexte d'allusions politiques et d'attentat au respect du sultan, Mme Sarah Bernhardt dut, en effet, sacrifier à l'idiote et stupide censure quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre français. Fort heureusement, le doux et pacifique Abdul-Hamid vient de la supprimer, et les Pérotes pourront, cette année, applaudir l'illustre tragédienne dans plusieurs de ses meilleures créations et, entre autres, *L'Aiglon*, d'Ed. Rostand; *Adrienne Lecouvreur*, *La Sorcière* et *La Tosca*, de V. Sardou, qui, jusqu'à présent, avait été impitoyablement rejetées par la censure.

Sainte Catherine.

Si la sainte Catherine est, pour certaines, un jour un peu mélancolique, il est, pour les midinettes, un joyeux anniversaire. Ce soir-là, les théâtres leur sont ouverts. Elles en sont les hôtesses gracieuses. Partout on les accueille et partout on les fête. Des places leur sont réservées, les contrôleurs ont pour elles un gentil sourire, et les ouvreuses, qui se rappellent « qu'elles aussi ont eu vingt ans », leur prodiguent les plus familières et les plus cordiales sympathies.

C'est la sainte Catherine! Mais toute médaille a son revers. Le lendemain, celles qui ont coiffé, comme on dit, la sainte des vieilles filles, reçoivent un cadeau. Et ce cadeau n'est pas toujours de ceux qui leur font le plus grand plaisir. C'est généralement une bague, non point une bague de fiançailles, non point une alliance, mais un simple anneau qui signifie à la fois qu'elles doivent se résigner, attendre — et espérer.

C'est la sainte Catherine!

Chez M. Jules Claretie.

Dans la bibliothèque de M. Jules Claretie, dans le coin réservé aux meilleurs amis, il y a un volume des *Odes Funambulesques*, de Théodore de Banville, et ce volume n'aurait rien d'extraordinaire, certes, si sur la première page on ne pouvait y lire, écrite de la main même du grand poète disparu, de sa petite écriture féminine et nette, les vers suivants, inédits, ou presque :

Mes anciens vers au chaste moqueur,
Les voilà, mon cher Claretie,
Rimeur allié, du même cœur
Je buvais la rose et l'ortie.

Ayant le sombre azur pour dais,
Entre les divins funambules,
Parodiste, je paradais.
Oh! quel souvenir lointain, Jules !!

Sans pitié pour son faibelle,
J'ai volé la Muse au col. L'ai-je
Bien embrassée? En ce temps-là
Vous étiez encore au collège.

Car je vous ai vu tout petit,
Lorsqu'en votre prunelle sûre,
Flamboyait déjà l'appétit
Du triomphe et de la blessure.

O travailleur de chaque jour...
. . . . . .
Et toujours d'un regard ami
Je vous suis, moi, le vieux lyrique

Mais M. Claretie ne veut pas livrer au public quelques vers de la dernière strophe, trop aimables pour lui, dit-il.

Une boîte de bonbons *Comœdia* au premier lecteur qui les rétablira.

Les plus malins s'y font prendre... et tel chauffeur qui s'imagine esthétiser infailliblement en mécanique ne dira que des blasphèmes s'il ignore la perfection des voiturettes Zedel, que Lamberjack a lancées en France. Silencieuses, souples et rapides, ces trois mots étant pris dans leur acception stricte, ce sont des merveilles pour le tourisme.

Il est des créations qui répondent à de véritables besoins. Celle du restaurant Volney, du Chatham, est dans ce cas, car les Parisiens sont nombreux pour qui la bonne chère a de particuliers attraits. Et le ressaurant Volney, du Chatham, en leur offrant, dans un cadre parfait d'élégance, une table exquise, une cave incomparable, des thés admirablement servis, satisfait à ces désirs à la réalisation desquels John, un maître d'hôtel de la grande école, veille avec la plus soigneuse compétence.

Le Masque de Verre.

AU THÉATRE ANTOINE

Les Vainqueurs, Pièce en quatre actes, de M. Emile FABRE.
Le Mufle, Pièce en deux actes, de M. Sacha GUITRY

(Photo-Programme)

M. Génier — « LES VAINQUEURS » — M. Delos

Je dois déclarer tout d'abord que le succès des *Vainqueurs*, à la répétition générale, fut décisif et chaleureux; que Mlle Choirel et M. Génier obtinrent, après chaque acte, des rappels réitérés; que le nom de l'auteur fut finalement salué par de bruyants applaudissements. Mais, pour ma part, je n'ai pu entendre la pièce de M. Emile Fabre sans le sentiment sourd et persistant d'une sorte de malaise dont je voudrais essayer de démêler ici les raisons.

S'il n'existait déjà sous ce nom une pièce de M. Brieux, la pièce de M. Emile Fabre pourrait s'intituler *L'Engrenage*. Il s'agit de montrer un ambitieux qui, par une première défaillance, une première complaisance, est nécessairement entraîné à une suite d'actes de plus en plus vils et de plus en plus périlleux. Une fois engagé, impossible qu'il se reprenne; la roue tourne. Chaque faute commise engendre fatalement pour le lendemain une faute plus grave ou plus coûteuse. Quand l'homme, après tant de sacrifices, en touchera enfin le prix, quand il aura saisi l'objet de son ambition, il aura ainsi perdu, lambeau par lambeau, le sentiment de sa dignité, son honneur, son bonheur intime, et il se demandera avec effroi s'il n'a pas payé son succès par trop cher. Il jettera sur son triomphe le regard désolé du vainqueur qui parcourt un champ de bataille couvert de morts, et il se dira : Etait-ce la peine?

Je note en passant une première invraisemblance, toute de détail, mais qu'il faut signaler. L'avocat des Crawford ne connaissait pas ses clients, mais au moins connaissait-il ses adversaires. Pierre Daygraud, lui, n'a jamais vu le comte Firmiani qui n'existe pas, mais il n'a pas vu davantage Redon, qui pourtant existe, et Redon pourra impunément s'introduire chez lui, sous le pseudonyme de Firmiani, l'obligera à quitter sa Sicile, à s'exhiber, à s'affirmer. Au même instant un inconnu se fait annoncer chez Daygraud qui lit sur la carte : « Le comte Firmiani ». Le candidat ministre se croit sauvé, mais sa joie est de courte durée. En effet, l'homme qui s'est introduit chez Daygraud sous ce nom postiche n'est autre que l'aigrefin Redon. Avec un merveilleux cynisme, Redon explique à Daygraud le mécanisme de son escroquerie, et, avec une audace plus belle encore, il lui propose de s'en faire complice. Avouez, lui dit-il en substance, veau ministère, préparé avec non moins de sollicitude, Pierre Daygraud doit recevoir le portefeuille de la Justice. Or, voici qu'à point nommé un bruit fâcheux circule au Palais, gagne la petite presse, s'étend, se divulgue. Pierre Daygraud a plaidé tout récemment pour un Sicilien, le comte Firmiani, contre un aigrefin nommé Redon. On prétend que ce procès fut fictif, ce Sicilien illusoire, et que toute l'affaire fut imaginée par Redon pour abuser ses créanciers. Je n'entre pas dans de plus amples détails, car l'affaire Firmiani-Redon est littéralement calquée sur l'affaire Crawford-Humbert, laquelle, je pense, n'est pas encore oubliée. Pierre Daygraud, mis au fait de ces propos malveillants, proteste avec le plus manifeste sincérité. Il n'a jamais vu Firmiani, sans doute. Pourtant il est sûr de sa réalité, et, s'il le faut, il fera venir Firmiani, l'obligera à quitter sa Sicile, à s'exhiber, à s'affirmer. Au même instant un inconnu se fait annoncer chez Daygraud qui lit sur la carte : « Le comte Firmiani ». Le candidat ministre se croit sauvé, mais sa joie est de courte durée. En effet, l'homme qui s'est introduit chez Daygraud sous ce nom postiche n'est autre que l'aigrefin Redon. Avec un merveilleux cynisme, Redon explique à Daygraud le mécanisme de son escroquerie, et, avec une audace plus belle encore, il lui propose de s'en faire complice. Avouez, lui dit-il en substance, que vous avez été mis dupes vous voilà ridicule, bientôt suspect, et le maroquin vous échappe. Si, au contraire, nous arrêtons court la campagne, le scandale retombe sur vos ennemis qui essaient en ce moment de l'exploiter, et le portefeuille que vous convoitez vous est mieux que jamais assuré. Qui mène cette campagne? Mes créanciers. Que veulent-ils? Être payés. Donnez-moi l'argent qu'il faut pour les satisfaire. Avec votre silence et votre argent, je réponds de tout.

(Photo-Programme)

« LES VAINQUEURS » (premier acte)

M. Claretie — Mlle Lavigne — M. Sacha Guitry — Mlle Lysès

« LE MUFLE » (deuxième acte)

Grand sujet, comme on voit, sujet puissant et mélancolique, mais dont la réussite était subordonnée à une condition rigoureuse. Tout dépendant de la défaillance initiale d'un homme qui nous était donné, jusqu'à ce jour, comme un homme probe et irréprochable, tout le développement dramatique étant suspendu à ce fait premier, il fallait que nous pussions l'accepter comme probable, ou du moins comme vraisemblable, ou tout au moins comme plausible. Et la raison principale de ce que j'appelais mon malaise est que le fait, ou le système de faits imaginé par M. Emile Fabre, m'apparaît invraisemblable, inadmissible.

Qu'on en juge. Pierre Daygraud, avocat et député, est sur le point d'accéder enfin au Ministère. Dans trois jours, au nom du groupe parlementaire dont il fait partie, il ameublera le cabinet. Le succès, longuement préparé, est certain, et dans le non-dit ridicule, bientôt suspect, et le maroquin vous échappe. Si, au contraire, nous arrêtons court la campagne, le scandale retombe sur vos ennemis qui essaient en ce moment de l'exploiter, et le portefeuille que vous convoitez vous est mieux que jamais assuré. Qui mène cette campagne? Mes créanciers. Que veulent-ils? Être payés. Donnez-moi l'argent qu'il faut pour les satisfaire. Avec votre silence et votre argent, je réponds de tout.

Je note en passant une première invraisemblance, toute de détail, mais qu'il faut signaler. L'avocat des Crawford ne connaissait pas ses clients, mais au moins connaissait-il ses adversaires. Pierre Daygraud, lui, n'a jamais vu le comte Firmiani qui n'existe pas, mais il n'a pas vu davantage Redon, qui pourtant existe, et Redon pourra impunément s'introduire chez lui, sous

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

au nom d'emprunt, sans être reconnu ni soupçonné. Passons pourtant; c'est une vétille. L'essentiel est dans la réponse que Pierre Daygraud, politicien ambitieux, mais honnête homme, va faire à l'offre insolente de Rodon. S'il dit oui, nous savons bien qu'il est perdu, que les trois actes suivants du drame nous peindront impitoyablement les états successifs de sa déchéance et de sa misère. Mais nous savons mieux encore qu'il ne peut pas dire oui, qu'en lui faisant dire oui M. Fabre nous oblige à accepter l'improbable, l'impossible. Sa bonne foi est certaine, sa probité incontestable. La faute professionnelle qu'il a pu commettre en acceptant le dossier Firmiani est vénielle, et surtout elle, est de celles auxquelles ses confrères sont bien forcés d'être indulgents. Les raisons qu'eut Rodon de mêler à sa machination un homme comme Daygraud, à la fois avocat et homme politique, sautent aux yeux, et le public les saisira du premier coup. Tout le monde comprendra que Daygraud a été dupé, et dans des conditions où tout autre avocat l'eût été à sa place. Si quelques envieux persistent à soupçonner sa bonne foi, il peut en donner, sur-le-champ, une preuve patente. C'est de prendre au collet l'escroc qui, par cette démarche d'une incroyable imprudence, est venu se mettre à sa merci, de le conduire droit chez le procureur de la République et de crier bien fort: voilà l'homme dont j'ai été la victime, et voilà ce qu'il ose me proposer. Si, au contraire, Daygraud accepte l'infâme marché, c'est, tôt ou tard, la honte de cette collusion révélée, c'est la certitude du chantage incessant qu'exercera sur lui, pour tout le reste de sa vie publique, le forban dont il s'est fait le complice. Tout cela est évident au premier instant, irréfutable à la réflexion. Et je ne prête ici à Daygraud que des raisons de fait, des raisons d'intérêt sans alléguer la révolte de sa conscience et autres arguments moraux que M. Emile Fabre serait en droit de récuser.

On dira: Daygraud est un ambitieux, un ambitieux qui touche à son but et croit déjà l'atteindre. Son impatience, son avidité expliquent suffisamment son erreur. Mais, au contraire, les vrais ambitieux savent attendre, choisir leur heure. Au second acte, dans une grande scène avec son fils Julien, nous entendrons Daygraud raconter sa vie, évoquer ses commencements difficiles, ses

Affiche du théâtre Antoine pour « L'Argent », la première pièce de M. Emile Fabre, représentée à Paris.

efforts tenaces et patients. L'homme dont la carrière s'est élevée par un labeur si lent et si difficile ne la compromettra pas tout entière en un instant. Il saura, dans le marché que Rodon lui propose, mesurer l'énorme disproportion entre l'avantage qu'il en retire et le risque qu'il y court. La vie d'un ambitieux qui a réussi est faite de décisions froides et de calculs justes. Et si l'on veut que Daygraud soit un maniaque d'ambition, un homme aveuglé par le désir du pouvoir comme d'autres le sont par l'amour, un homme que sa passion rend capable d'une folie ou d'un crime, comment se fait-il que ses parents et ses amis n'aient pas, en ses lieu et place, le bon sens qui lui fait défaut? Comment admettre que, seul, son fils Julien tente de le dissuader de cette résolution fatale, et que sa femme, son gendre Dreyer, qui est un homme de science, son beau-frère Jesselot, qui est magistrat, l'y encouragent de tout leur pouvoir? Tous diront d'une même voix: Il faut se taire, il faut trouver l'argent. Je sais bien qu'une fois Daygraud ministre, le beau-frère attend de lui son avancement, et le gendre l'octroi d'une mission. Mais si leur intérêt se confond avec celui du futur ministre, c'est une raison de plus pour qu'ils y réfléchissent sérieusement, et de près. Les circonstances que M. Emile Fabre a si ingénieusement accumulées se retournent ainsi contre lui. Nous sommes décidément dans l'invraisemblable, dans l'arbitraire.

Je sais bien que, pour beaucoup de bons juges, l'objection que je développe avec tant d'insistance serait en elle-même irrecevable. Le marché conclu entre Daygraud et Rodon, n'est-ce pas le point de départ de M. Fabre, son postulat, et Sarcey n'a-t-il pas popularisé la doctrine suivant laquelle le critique devrait toujours concéder à l'auteur sa donnée, et vérifier seulement la vraisemblance ou la logique des développements qui en sont tirés? Je ne me sens nullement disposé, pour ma part, à cette concession préalable. La théorie de Sarcey est admissible quand il s'agit d'un vaudeville, d'un mélodrame, d'une féerie, d'une tragédie historique ou légendaire. Elle n'est plus défendable quand il s'agit d'un drame moderne, et surtout d'un drame de fait, de mouvement, d'action. Que m'importe que l'auteur me déduise les conséquences inéluctables d'un événement, quand cet événement est par lui-même impossible? Comment y aurais-il plus de vérité dans la conclusion d'un raisonnement que dans ses prémisses? M. Fabre nous dit: Une seule faute commise par mon héros l'entraînera, par un enchaînement implacable, jusqu'aux extrémités de la souffrance et de la honte. Comment serais-je ému par ses malheurs quand toute ma raison proteste que cette faute il n'a pas dû, il n'a pas pu la commettre. Je suis de mauvaise grâce les détours de ce labyrinthe, fort ingénieusement dessiné, mais où l'on m'a fait entrer malgré moi.

Il me fallait donc présenter cette réserve essentielle dans toute son ampleur, dans toute sa force. Mais, une fois la machine mise en train, il faut reconnaître avec quelle adroite vigueur M. Emile Fabre la manie et la dirige. Daygraud est sauvé, ou plutôt Daygraud est ministre s'il trouve sans délai la somme nécessaire pour apaiser les créanciers de Rodon. Cet argent, il ne le possède pas; il faut donc qu'il emprunte, et il n'aperçoit, à la réflexion, qu'un seul prêteur possible, le financier Leprieur, qui fut autrefois son intime ami. Or, au moment où lui-même va tenter cette démarche, il apprend que sa femme l'a devancé, et a réussi. Comment Mme Daygraud a-t-elle eu la pensée de solliciter Leprieur? Pourquoi Leprieur a-t-il si complaisamment accueilli la requête de Mme Daygraud? L'entrefilet d'un journal à scandale livre à Daygraud l'explication de ce mystère: sa femme fut autrefois la maîtresse de Leprieur. C'est une bien malheureuse coïncidence que la divulgation de cette aventure déjà ancienne à l'instant précis où éclate le scandale Firmiani. Mais il est vrai qu'au jour où les hommes puissants paraissent chanceler, on voit s'élever contre eux, de toutes parts, les calomnies longtemps retenues. Daygraud interroge sa femme qui nie avec une obstination désespérée, jure qu'on peut user sans scrupule de l'argent de Leprieur, et c'est peut-être la meilleure scène de tout l'ouvrage. Mais Daygraud n'est persuadé ni par ses dénégations ni par ses serments. Il lui faudra donc sauver un coquin avec l'argent d'un homme qu'il sait avoir été l'amant de sa femme. Descendu jusqu'à ce degré d'ignominie, il s'arrête, il hésite, mais peu de temps. Il suffira de la visite d'un collègue jaloux, déjà réjoui de la chute de Daygraud et se voyant déjà nanti de sa dépouille, pour que le malheureux reprenne sa course à l'abîme. Ce n'est pas tout. Pour que le portefeuille soit bien assuré, il faut avoir fait front à toutes les attaques. Il ne suffit pas d'avoir étouffé l'affaire Firmiani: il faut avoir imposé silence au journaliste injurieux. Daygraud songe à le provoquer, mais il est prévenu dans cette idée par son fils Julien. Et nous verrons, au dernier acte, les parents attendre l'issue de ce duel avec une anxiété croissante. Peu leur importe alors la chute du cabinet et que Daygraud puisse être, d'une minute à l'autre, appelé à l'Elysée. Et quand Daygraud apprendra, presque au même instant, qu'il est ministre et que son fils est mort, sa femme et lui ne répondront, aux amis empressés qui ont envahi leur demeure, que par des cris de fureur et de désespoir.

Ce dernier acte a fait grand effet, mais, à ce qu'il me semble, un effet de fracas et de violence plutôt qu'un effet d'émotion. M. Fabre manie mieux les événements que les sentiments, et ses qualités incontestables de dramaturge ne sont pourtant pas de celles qui conduisent au pathétique. *Les Vainqueurs*, comme la plupart de ses pièces précédentes, procèdent à la fois du drame naturaliste et du drame historique, car M. Fabre me paraît à peu près également influencé par Zola d'une part, et, de l'autre, par Sardou ou par Alexandre Dumas père. Il a l'audace et la force des plus grands sujets, mais ses œuvres valent plus par le mouvement que par l'expression, et dans l'ensemble que dans le détail. Il possède à un très haut point le sens de la progression dramatique, l'instinct des moyens et des moments, la science du train, si je puis dire. Il a de la rapidité, de la familiarité, de la vigueur satirique, et, plutôt que de l'esprit, une verve abondante et bien placée. Il sait employer les masses, les foules, disposer et mettre en scène une action. Dans tout ce qu'il fait il y a quelque chose d'un peu gros, mais aussi quelque chose de franc et de communicatif. Ce sont là d'éminentes qualités dramatiques, bien qu'elles ne soient pas les mieux adaptées au genre que M. Fabre a voulu traiter dans *Les Vainqueurs*. Plus j'y réfléchis, plus je me persuade que M. Fabre serait, demain s'il le voulait, le maître du drame historique et populaire, de cette sorte de drame où le mouvement et la force emportent tout, parce qu'il s'adresse à l'imagination plutôt qu'à la sensibilité ou à la raison. Et ce n'est point un effet du hasard si ses pièces les meilleures et les plus applaudies furent *La Rabouilleuse* et *La Vie Publique*.

***

Le spectacle s'achevait par une fantaisie en deux tableaux de M. Sacha Guitry, *Le Mufle*. Ce titre est évidemment une précaution. Vous allez encore, semble dire M. Sacha Guitry à quelques critiques sévères, m'opposer la mufflerie de mes personnages. Mais je vais vous couper cet effet-là. Oui, c'est entendu, c'est un mufle, et je l'avais dit avant vous.

Il est charmant, ce mufle que le programme dénonçait sobrement « Lui ». « Lui » et « Elle » s'aiment avec fougue. « Elle » a un mari. Le mari aime beaucoup « Lui ». Alors « Lui » viendra s'installer chez le mari, où il pourra aimer « Elle » d'autant plus commodément que le mari aime beaucoup la bonne. Tout cela est fort naturel. Mais ce qui fait la mufflerie de « Lui » c'est qu'il abuse un peu d'un si agréable état. Il tape le mari, se fait défrayer par « Elle »; il caresse la bonne; il ne veut ni se lever, ni se laver, ni se mettre à table autrement qu'en peignoir de bains. Il abonde en farces d'atelier qui ne sont réjouissantes que pour lui-même, et pour nous, et peut-être aussi pour « Elle ». On veut se débarrasser de lui, mais il sort par la porte et revient par la mafle, je veux dire caché dans la malle des heureux époux dont il accepte l'hospitalité.

Mais j'ai tort de raconter, même en y appuyant si peu, une fantaisie de cet ordre et de cette qualité. Ce que fait M. Sacha Guitry échappe en réalité aux procédés et au vocabulaire usuels de la critique. On aime ou l'on n'aime pas. On est séduit ou offensé par cette manière si libre, si imprévue, si naturelle, si insouciante, si impertinente. On goûte ou non ce dialogue si spontané que les acteurs — parmi lesquels figurait M. Sacha Guitry en personne — semblent l'improviser au fur et à mesure des besoins, et suivant leur propre inspiration; cette plaisanterie continue où les à-peu-près et les coq-à-l'âne se mêlent à des traits charmants ou profonds. Pour moi je suis de ceux qui goûtent et qui admirent l'originalité, la prodigalité de tels dons, tout en conservant quelque inquiétude sur leur usage.

LÉON BLUM.

Malles VUITTON
PARIS. — LONDRES. — NICE.

Comment ils ont joué

Ce par quoi se distingue l'interprétation des *Vainqueurs*, c'est le mouvement, un mouvement haletant, heurté, qui reflète à souhait la vigueur et la violence de la pièce. Ce par quoi la soirée d'hier aurait un peu péché, c'est par des hésitations, des manques de mémoire qui, devant un auditoire non professionnel auraient paralysé quelques effets.

Gémier, dans le député Pierre Daygraud, s'est révélé, une fois de plus, le grand artiste de composition qu'il est. Là où Gémier étonne encore plus que dans ses répliques ou ses tirades, c'est par ses silences, c'est par l'éloquence de ses attitudes, de ses jeux de physionomie. Il a établi avec un rare bonheur ce personnage de député, avec ses scrupules d'abord, puis ses sorgiversations, ses concessions et ses rancœurs, et enfin, sa douleur et ses cris de bête blessée, quand, au milieu des félicitations de tous, l'homme politique, devenu ministre, apprend la mort de son fils. A ce moment, Gémier s'est haussé jusqu'à la tragédie.

Les autres rôles évoluent autour de celui de Pierre Daygraud, et semblent n'être là que pour le faire ressortir.

Janvier (Claude Jesselot) s'est fait la tête traditionnelle de l'avoué. Il a interprété de son mieux ce personnage assez falot d'un être bon et serviable, qui se dévoue sans trop d'arrière-pensées à chercher de l'argent pour son beau-frère.

Rouyer joue le docteur René Dreyer, le gendre de Pierre-Daygrand. Servi par une voix bien timbrée, il articule nettement; c'est une qualité moins commune qu'on ne peut le supposer.

Julien Daygraud, le fils du député, est échu à M. Maxence, qui résout la tendresse filiale en violences, en emportements; cet artiste, voué habituellement aux rôles de fils révoltés, n'a pas cru devoir, cette fois, jouer autrement un fils qui défend ardemment son père; il y a pourtant une légère nuance entre ces deux sentiments.

Clasis, dans Vernod, le collègue du député, a montré du naturel; il a joué particulièrement bien, avec une bonhomie cauteleuse, la scène où Vernod vient annoncer à Daygrand que les députés le lâchent et qu'on l'a remplacé à la tête de son groupe.

Colas a fait du comte Firmiani une caricaturale silhouette de rastaquouère qui tranche un peu avec les personnages sérieux de la pièce; il a été assez plaisant dans la scène du premier acte où Firmiani se démasque et est démasqué.

Georges Flateau et Marcel André remplissent l'un et l'autre fort convenablement les rôles des deux secrétaires du député, Revel et Tilloye. Georges Flateau (Revel) se distingue de Marcel André (Tilloye) par des palmes académiques; que peu de chose suffit!

Henry Houry apparaît, au troisième acte, sous les cheveux grisonnants du banquier Leprieur; il a dit avec intelligence et avec goût les quelques répliques de son rôle.

Méret joue adroitement le valet de chambre André, le « chef du protocole » chez M. le député.

Les personnages féminins n'ont pas été tenus avec le même ensemble que les personnages masculins.

A Mme Cheirel était dévolu le rôle de madame Daygrand, l'ambitieuse femme du député. J'avoue que je ne vois pas bien ce que venait faire Mme Cheirel en cette aventure; et je me garderai bien d'incriminer l'excellente artiste qui, à mon avis, n'a pas pu donner la mesure de son talent. Mme Cheirel est une comique; elle lance à la perfection, d'un ton pincé, les répliques cinglantes. Or, on lui confie un rôle grave: au troisième acte, elle a une longue scène très dramatique, dans laquelle madame Daygrand essaye de persuader à son mari qu'elle n'a jamais eu Leprieur pour amant; puis, au quatrième acte, c'est la scène poignante où la mère de Julien apprend que son fils est mort. Ce sont des « notes » que Mme Cheirel, que n'importe quelle comédienne habituée à faire rire, ne peut posséder qu'imparfaitement. Il y a eu là une évidente erreur de distribution.

Elégante, Mlle Jane Bérengère joue sans grand relief un personnage sans grande signification; celui de Pauline Dreyer, la fille du député, ambitieuse pour son mari médecin, comme l'est sa mère.

Mlle Massart ne tire pas non plus grand'chose de la silhouette de Mme Vernod, la femme d'un collègue de Daygrand, jalouse de la réussite de ses amis.

Mlle Renée Leduc, dans Isabelle, la dernière fille du député, qui porte robe courte, et vient, par son papotage, faire diversion aux scènes sérieuses, a l'air de ces jeunes filles mal élevées à qui l'on a une envie folle d'imposer silence. Je m'empresse d'ajouter que Mlle Renée Leduc est complètement innocente de l'impression que produit son rôle.

J'en dirai presque autant de Mlle Germaine Lécuyer (Odette), autre jeune fille en robe courte.

Mlle Talbrys (Marie) est convenable en femme de chambre; et Mlle Dolorès Mac-Lean (Mme Hellouin) se montre dans une embrasure de porte pour dire quelques mots.

***

Le Mufle présente six personnages quoique le programme n'en mentionne que quatre.

Sacha Guitry imite Molière, en ce sens qu'il joue les pièces qu'il écrit. Il a plaisamment rendu le rôle de Lui, l'amant, le mufle. Sacha Guitry ne joue pas en acteur; il semble qu'il improvise, tant sa fantaisie est primesautière; il a un naturel très curieux, avec, en même temps, je ne sais quelle charmante timidité qui voudrait paralyser cette verve.

Clasis a été plaisant dans le Mari, surtout dans la scène où cet honnête bourgeois, après une querelle avec sa femme, décide de la tromper avec sa bonne.

Mme Charlotte Lysès (Elle) réussit très joliment ces rôles à double face de femme désagréable, aigrelette, et de maîtresse exquise, enveloppante; le rôle de Elle, la petite femme qui trompe impudemment, éperdément son mari, est tenu par elle avec un comique contenu très observé.

Mlle Alice Lavigne prête toute sa fantaisie, toute sa joyeuse humeur au personnage de la petite bonne qui ne demande qu'à se laisser aimer.

Une surprise fut de voir apparaître Gémier en pipelet, qui vient réclamer son balai et chercher une malle. C'est là une vraie coquetterie de la part de l'excellent artiste de jouer une pareille panne; c'est, en tout cas, une flatteuse marque de sympathie pour l'auteur.

Un délicieux toutou, docile comme un mouton, caressant comme une fillette, joue sans faiblesse (du moins hier) son rôle en frétillant de la queue et en levant le mufle aimablement; on n'est pas plus couleur locale.

La mise en scène

Les décors

La mise en scène des *Vainqueurs* est soignée, très soignée; il n'y a rien qui ne soit intelligemment compris dans les entrées et les sorties; les bruits de coulisse sont bien réglés.

Les décors nous font faire le tour de l'appartement de député Daygrand. Au premier acte, nous sommes dans sa bibliothèque, bourrée d'ouvrages de droit; au deuxième acte, dans un salon; au troisième et au quatrième actes, dans un autre salon plus élégant encore, de style anglais.

Dans *Le Mufle*, autre salon, décoré en partie de reproductions photographiques de tableaux célèbres et de portraits à l'eau-forte: de l'art mi-Hellou, comme dirait lui-même Sacha Guitry.

LOUIS SCHNEIDER.

"Claudine" à Bruxelles

A Bruxelles, toute seule, à une table de la Taverne Royale, Claudine... je veux dire Coleste Willy... dîne au galop. Entre deux bouchées de poulet, elle veut bien me confier ses impressions brabançonnes, qui sont excellentes:

— Claudine fait salle comble, monsieur, songez donc! salle comble, tous les soirs!... et le public est si gentil pour moi! On ne sait pas combien le public belge est capable d'expansions toutes méridionales.... Mes directeurs avaient voulu me garder un mois, mais Baret m'emmène à Lyon dans les premiers jours de décembre...

— Pour jouer *Claudine?*

— Ou peut-être *Le Friquet*, avec lequel il me prépare une belle tournée, en mars prochain... Venez-vous m'entendre mercredi après-midi?

— Matinée de *Claudine?*

— Du tout: matinée de *Dialogues de Bêtes*, avec conférence de M. du Plessy. Si vous ne pouvez pas, venez m'applaudir à Anvers, demain après-midi...

— Dans *Claudine?*

— Mais non, dans des « Danses Palennes » de ma façon. Lundi, je rentre en toute hâte à Paris...

— Pour jouer *Claudine?*

— Oh! voyons, c'est une scie... Je reviens pour surveiller l'essor de mon dernier bouquin *Les Vrilles de la Vigne*, et pour mettre la dernière main à une comédie en deux actes...

— Vous la jouerez vous-même?

— Bien sûr; je ne demande qu'à la jouer le plus tôt possible... Avis aux directeurs!

— Ils ne se le feront pas dire deux fois.

COLETTE WILLY (H. Bred, phot.)

Colette Willy autour et interprète, c'est tentant.

— Le ciel vous entende!... Seigneur! sept heures et demie, déjà! je ne serai jamais prête...

Preste, Colette Willy se hâte vers la porte et revient vers moi:

— Mais ne croyez pas, au moins, homme de *Comœdia*, que je renonce à jouer la pantomime. Chaque fois que je la quitte pour jouer la comédie, un instinct nostalgique me ramène vers l'art qui peut tout exprimer, *tout!* en se passant des mots...

R. P.

SAVON ROYAL & THRIDACE Seul fournisseur VIOLET 24, Rue des Saints-Pères, PARIS

La Soirée

Ah! si vous voulez de l'amour, peut-être serez-vous mal servis en allant entendre la pièce de M. Emile Fabre. L'amour, il n'en est pas question, et si nous apprenons qu'une femme a ladis trompé son mari, ne frissonnons pas à l'espoir de complications sentimentales.

Petit, maigre, avec au menton un brin de barbe de chèvre, les yeux plissés sous le lorgnon, le cheveu à l'aventure, M. Emile Fabre ne préoccupe de la psychologie amoureuse comme de sa première paire de chaussettes. Les hommes qu'il nous montre sont dirigés dans la vie par l'ambition et l'intérêt. Ce sont ce qu'on peut appeler des âmes fortes, que les vains scrupules n'encombrent pas. Arrivistes, avec plus de conviction que vous ou moi, ils piétinent les préjugés et les devoirs moraux; et l'auteur, sans ménagement, nous les autopsie avec une brutalité de chirurgien.

Vous n'avez pas l'habitude d'être secoués? tant pis pour vous. M. Fabre veut atteindre son but — c'est le titre primitif de la pièce jouée hier — et il n'y va pas, si l'on peut dire, avec le dos de la cuiller.

Que sont les *Vainqueurs?* Ce sont ceux qui courent après le pouvoir, après les places, et qui les obtiennent. Vainqueur, le monsieur qui se précipite dans l'autobus, en dépit d'un numéro éloigné, et qui conquiert, à la force du poignet, un coin de banquette qui ne lui était pas destiné. Vainqueur, le monsieur qui est nommé député, après avoir traîné dans la boue son adversaire. Vainqueurs, tous ceux à qui les pires moyens sont bons pour vaincre, si bien que nous avons vu l'avocat d'hier ne pas hésiter — ou si peu! — à toucher deux cent mille francs de l'amant de sa femme, plutôt que de supporter une seconde l'idée qu'un autre pouvait être ministre à sa place.

Je ne crois pas que M. Fabre nous présente ses héros comme des modèles — non, chère madame, je vous assure que je n'irai pas jusque là — mais tout de même on peut supposer qu'il les admire un peu pour leur audace formidable et leur redoutable énergie.

***

J'ai découvert M. Fabre dans les couloirs, hier, pendant un entr'acte; il n'a pas la nervosité d'un auteur qui n'est pas sûr de soi. C'est à peine s'il torture d'une main plus nerveuse le poil de son menton. Je l'aborde donc avec des clameurs d'enthousiasme. « Ça va, alors? » me demande-t-il simplement, et comme je vais me lancer dans des explications éloquentes sans doute, il m'interrompt d'un petit mot: « Tant mieux! »

Et oui! tant mieux! car Gémier, qui a retiré sa perruque sous laquelle il suait à grosses gouttes, a fait un gros effort dont il semble très fier.

— On blague un peu tel journalistes dans cette pièce? sourit-il.

C'est le moment de faire notre cour et d'affirmer que Fabre reste bien au-dessous de la vérité. Et cependant, il les imagine, les journalistes, avec une exagération bien méridionale: il en a mis partout en coulisses; on annonce à chaque minute de nouveaux reporters; les photographes veulent sévir; la cuisinière se dérobe parce que l'un d'eux s'est introduit dans la cuisine — probablement parce qu'il était chargé de faire un rôt, mademoiselle! On les blague, les journalistes? Mais non, mon cher Gémier, on leur donne un entrain, une audace qu'ils ne possèdent peut-être pas tous. Trop de journaux seraient intéressés exactement si une pareille soif de nouvelles dirigeait nos confrères dans la vie, et l'auteur fait la part belle et la plus utile publicité à la profession, puisqu'il ne représente pas l'informateur assis dans un café et jouant à la manille, avec la seule confiance en sa belle imagination pour faire l'opinion des foules.

Et puis, cette saison, tous les auteurs nous montrent le redoutable photographe qui guette et menace; se plaignent-ils si sincèrement de la réclame dont ils profitent lorsqu'ils ont une première? Monsieur E. Fabre, ne vous êtes-vous jamais laissé photographier pour un journal illustré? Avouez, avouez donc, il n'y a pas de honte..

(J'aurais voulu tenir hier ce long discours, mais comme je n'ai pas la parole facile, et qu'aujourd'hui c'est une diversion dont je profite, je ne regrette rien.)

Janvier, dans les couloirs, se promène en fumant des cigarettes. (Ale! j'ai peut-être tort de raconter qu'il fume, M. Léplat est capable de sévir.) Dans la loge de Mme Cheirel — ah! comme elle est émue, cette pauvre Cheirel! — le chœur des louangeurs se presse et jacasse. Mais Mme Cheirel a le trac! pensez donc! avoir triomphé au Palais-Royal dans des vaudevilles, et venir un beau jour chez Gémier pour interpréter le rôle d'une *Mater dolorosa*.

— Comment vont-ils prendre ça?

Très bien, je vous assure, et la preuve, ce sont les applaudissements tapageurs qui ont retenti à la fin de vos scènes.

Mlle Bérengère n'a pas le trac; non, mais elle n'est pas gaie; Mlle Bérengère n'est jamais gaie, si elle vous demande l'heure, c'est avec un sanglot dans la voix. Dame, elle pense sans doute que chaque minute la rapproche de la dernière, et Mlle Bérengère, qui a une très belle carrure devant — et derrière — reste songeuse et mélancolique sans nul remède. Mlle Gilda Darthy — et elle n'est pas la seule — trouve que sa jeune amie a eu tort de cacher sous une odieuse perruque blonde, ses admirables cheveux noirs: « Ah! » soupire Mlle Bérengère, et d'une voix grave, elle promet que demain elle jouera avec ses propres cheveux. Mlle Gilda Darthy est heureuse de cette décision; moi aussi, si vous voulez bien!

Dans les couloirs, c'est encore Marguerite Lavigne qui sera, dans la pièce de notre Sacha, tout à l'heure, une extraordinaire petite Bretonne. Elle a un petit bonnet blanc, mais un tablier de serge rouge. Margot Lavigne, elle, a le sourire; elle a toujours le sourire; j'aime mieux ça! Sacha Guitry, entrevu, ne semble pas autrement sérieux. Sacha est un type, dès aujourd'hui, dans le genre de Molière; il joue ses pièces, et il les joue avec un talent, une autorité fantaisistes. (C'est « le côté de page. »)

Quant à Mme Charlotte Lysès, si elle est émue, elle cache son jeu, car elle sourit en fixant les amis d'un face-à-main spirituel mais impertinent!

Toute la famille Sacha est, d'ailleurs, de la fête, puisque la petite chienne Zara, qui joue une figuration intelligente, n'a pas voulu rester à s'ennuyer au logis, et a tenu à partager les risques du combat et les honneurs de la victoire.

Car c'est une victoire, vous savez! Si *Les Vainqueurs* sont réellement des mufles, *Le Mufle* est certainement un vainqueur.

Après avoir eu l'estomac serré par la main énergique de l'impeccable Emile Fabre, Sacha Guitry, d'une plume légère, a chatouillé les rates et rétabli l'harmonie dans les organes.

Que l'on vous ait une reconnaissance infinie, ô Gémier, d'avoir voulu après des émotions toriques nous montrer que si la mufflerie de nos contemporains pouvait mener au drame et à la tragédie, elle pouvait aussi, pour peu qu'on sache ne pas attacher aux faits plus d'importance qu'ils ne méritent, conduire au vaudeville joyeux et à la plus spirituelle fantaisie.

Si je ne jugeais bon d'arrêter ici un travail déjà long, je vous citerais tous les mots de la pièce, mais comme vous les entendrez, je gâterais tous les effets de Sacha, que ne me le pardonnerait pas.

(Et puis, j'ai un rendez-vous pressé; au revoir, délicate lectrice, qui lisez ces lignes avec un sourire léger — pour montrer la splendeur de vos dents!)

ROBERT DIEUDONNÉ.

Les Toilettes

Gémier, l'éternel vainqueur, triomphe, cette fois encore, avec le drame émouvant de M. Fabre. Il semble, du reste, impossible qu'une pièce présentée par cet admirable artiste ne soulève l'émerveillement général. A plus forte raison, quand il est l'interprète d'une œuvre aussi puissante.

Et il est vraiment cruel à une pauvre petite courrièriste de la mode, un peu sensible et sentimentale, de se soustraire à l'émotion qu'elle éprouve, pour s'intéresser aussi exclusivement que possible aux toilettes de ces dames.

Pour mon compte, j'avoue que je n'y suis point parvenue, et c'est avec beaucoup de partialité que j'ai partagé mon attention entre le texte et les robes. C'est pourquoi mes descriptions seront un peu vagues, et je vous en demande pardon, mesdames. Une fois n'est pas coutume!

Je puis, toutefois, vous dire que les toilettes sont des plus élégantes. La robe bois de rose de Mlle Cheirel a grande allure, ainsi que la robe pâlie de Mlle Bérengère. La petite robe rose et courte de Mlle Renée Leduc est tout à fait gracieuse.

Dans « le mufle », l'esprit délicieux de Sacha Guitry étincelle avec plus d'éclat que les toilettes, car la pièce ne comporte que deux rôles de femme. Il est vrai que l'une est Charlotte Lysès, dont la grâce et l'élégance sont exquises. Sa robe, un peu sombre, est fort jolie et surtout délicieusement portée.

Quant à Marguerite Lavigne, elle ajoute à la joie que déchaîne toujours son jeu spirituel la gaîté d'une inénarrable toilette, que je vous recommande, mesdames, pour vos soubrettes, car elle joue un petit rôle de femme de chambre.

Voici: c'est une éblouissante robe de bal, couleur paille, très décolletée, le tout surmonté d'un aimable rien, un de ces riens exquis dont l'ensemble d'une toilette tire tout son cachet: un simple petit bonnet breton!

Et nous qui nous cassons la tête pour trouver des coiffures nouvelles!

Le voilà bien, l'œuf de Christophe Colomb!

Ah! mon Dieu! j'oubliais de vous signaler la très jolie robe en velours souple, kaki, chaudron ou flamme de punch, teinte impossible à définir, qui se penchait au bord d'une loge. J'ai reconnu, du premier coup d'œil, qu'elle sortait de la maison Chapiu.

A bon entendeur, salut!

NELLY MADGE.

EXIGEZ
dans tous les théâtres
Le Bonbon COMŒDIA
Fabriqué par GIBERT, 68, Chaussée-d'Antin

NOS ARTISTES

Lucia Muller

Soprano dramatique de l'Opéra-Comique

Engagée à l'Opéra-Comique en 1901, après avoir suivi les cours de J. David, l'excellente basse de l'Opéra, Lucia Muller acheva son éducation artistique sous l'éminente direction de M. Albert Carré. Mais l'inactivité ou les rôles de second plan auxquels sont trop souvent astreints les artistes de nos premières scènes, ne pouvaient convenir à la jeune artiste: aussi, n'hésita-t-elle pas à quitter ce théâtre lorsqu'elle fut appelée à Lyon pour y chanter le rôle de *Louise*. Créatrice de ce même rôle à Rouen, il est peu d'artistes qui aient fait triompher l'œuvre magistrale de Charpentier sur un aussi grand nombre de scènes françaises et étrangères, ainsi, du reste, que les grands ouvrages de nos compositeurs.

(H. Manuel, phot.)

Cédant aux offres brillantes de M. Jauffret et aussi au désir de chanter dans sa ville natale, Lucia Muller interprète, cet hiver, au Grand-Théâtre de Toulouse, les principaux rôles de son répertoire de soprano dramatique, et ses débuts, qui viennent de se terminer, son appréciés ainsi par notre grand confrère théâtral du Midi, *Le Burgaud*:

Que puis-je dire de la jolie, mièvre et toute mignonne Lucia Muller, notre sémillante soprano dramatique? Tout ce que ma plume pourrait tracer ne serait pas assez laudatif, et je préfère m'en rapporter au vote unanime du public qui l'a admise à la suite de son troisième début dans Mignon, résultat splendide qui peut mieux que tous mes éloges, prouver combien cette artiste est digne de figurer parmi les troupes des principales scènes de France. Jeu scénique, tenue, art dramatique, talent vocal, esthétique académique, voilà les caractéristiques de Mme Lucia Muller.

Il faudrait, en effet, remonter bien loin dans les annales de notre Grand-Théâtre pour trouver une artiste dont les débuts aient été accueillis avec un tel enthousiasme.

L'unanimité de 965 votants et pas même le « non » de l'abonné grincheux — ainsi que le constate si spirituellement *Le Petit Provençal* — est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la brillante artiste.

SPECTATOR.

Nos Gerbes de Fleurs et nos Corbeilles de Théâtre sont très appréciées par les auteurs et les artistes.
LABROUSSE ET LION
2, boulevard de la Madeleine.

CONFÉRENCES

Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Ce soir, à cinq heures, « Napoléon au théâtre », conférence par M. Auguste Dorchain. (Audition de M. Duquesne et de Mme Olga Demidoff, dans un récit de Balzac; *Lettre de Christenas*, poème de François Coppée; *Stances de l'Aiglon*, d'Edmond Rostand, etc.).

Les Annonces sont reçues aux Bureaux du Journal, 27, boulevard Poissonnière.